

Le rôle de la femme dans la vie rurale.

Le rôle de la femme est considérable dans la vie rurale. A chaque instant, on la rencontre dans l'intérieur du ménage, à la laiterie, à la volaillerie, à la porcherie, à l'étable, dirigeant les travaux ou les exécutant elle-même au milieu de ses enfants et à l'aide de serviteurs à gage; on la voit aussi au jardin potager où sa surveillance est nécessaire, de même qu'aux champs lorsque les travaux de la moisson exigent sa présence. Partout, là, son intervention est indispensable, et c'est avec raison qu'on dit qu'une bonne ménagère est le trésor du cultivateur.

En effet, personne plus que la femme ne contribue par la bonne administration à l'intérieur de la maison et la surveillance même extérieure sur la ferme, par la propreté, par l'ordre, par l'économie, à la prospérité de la ferme, au bien-être et au maintien de la santé de la famille rurale.

A toutes ces excellentes qualités auxquelles on peut ajouter celles des bonnes mères et des femmes vertueuses, une chose manque peut-être trop souvent: l'instruction agricole, c'est-à-dire un peu plus de connaissances dans les différentes branches de l'économie rurale qui sont du ressort de la femme.

Nous savons que dans plusieurs couvents de nos campagnes, l'on consacre plusieurs heures dans la semaine à cet enseignement, et qu'à tour de rôle à l'égard des jeunes élèves cet enseignement est à l'état de pratique dans le couvent même. Tant mieux, et nous souhaitons que l'exemple qui en est donné devienne général. Les parents se récrient même contre cet enseignement comme ils l'ont fait à l'égard de l'introduction d'un traité sur l'agriculture dans nos écoles. Mais le temps se chargera de leur prouver qu'ils ont tort de s'opposer à ce que leurs enfants étudient dans les écoles les premiers principes de l'agriculture qui sont la base du succès en agriculture. Comme nous l'avons dit déjà, il faut commencer par le commencement: donner aux jeunes enfants le goût de l'agriculture.

Les mauvaises herbes dans nos champs.

On se plaint que les mauvaises herbes infestent nos champs, et parfois ceux qui cultivent le mieux leur terre, ont à souffrir de la négligence de leurs voisins: c'est pourquoi dans nombre de paroisses cette plante devient générale, car tous les cultivateurs ont à en souffrir à la fois.

On se plaint que l'agriculture ne paye pas. Cependant quoique l'on sache que les mauvaises herbes sont une source de pauvreté pour un grand nombre de cultivateurs, on ne s'occupe nullement à en opérer la destruction.

Se plaindre des mauvaises herbes, c'est rien moins que de reconnaître qu'elles font la loi dans notre exploitation agricole; c'est reconnaître que l'on cultive en dépit du bon sens; que l'on ne draine pas, qu'on laboure mal: qu'on ne déchaumé pas, qu'on ramène trop souvent les plantes salissantes à la même place, que les cultures sarclées sont négligées, etc. En un mot, se plaindre de mauvaises herbes, c'est avouer très naïvement son ignorance et sa maladresse.

Vous avez peur du chiendent? labourez en temps chaud, donnez le temps au soleil d'agir entre les tranches de terre retournées; puis, au bout de quelques semaines, peignez le terrain avec la herse à dents de fer, brûlez les racines sur place, et puis abordez les cultures en lignes; sarclé et binez, cela vaudra mieux que de ramener céréales sur céréales, et de défaisaire périodiquement par des cultures salissantes ce que vous aurez fait par une jachère improductive.

Vous avez peur des mauvaises herbes? empêchez-les de fleurir, arrachez-les de vos emblaves; faites librement ce que faisaient les anciens belges, pays aujourd'hui renommé par sa culture, alors qu'on payait pour chaque pied de mauvaises herbes trouvées dans les récoltes.

Vous avez peur de toutes les mauvaises plantes qui nuisent à vos récoltes, peur de tout: cultivez plus de racines, labourez plus souvent, et vous viendrez à bout de toutes les plantes nuisibles. Vous ne savez que penser de cette invasion de mauvaises herbes qui vous surprennent et vous affligent parfois au moment où vous vous y attendez le moins. Eh bien! vous les devez à des millions de petites semences que vous enterrez une année assez bas pour qu'elles ne germent point, et que vous ramenez l'année suivante à la surface, d'un coup de charrue, et sans vous en apercevoir. Si à la suite de chaque récolte salissante, vous aviez la sage précaution de déchaumer, c'est-à-dire de labourer le plus légèrement possible, à seule fin de recouvrir ces graines, elles germeraient en partie avant l'hiver, et vous pourriez les détruire avec la herse avant de donner le labour préparatoire d'automne.

Nous le répétons, un cultivateur qui accuse les mauvaises herbes, accuse son impéritie. Il a fatigué le sol en lui faisant porter souvent les mêmes récoltes; ces récoltes n'y trouvent plus ce qui leur convient, souffrent et deviennent la pâture des mauvaises herbes.

Choses et autres.

Du repeuplement des forêts.—La culture est nécessaire dans les bois comme dans les champs; et quand l'agriculture et l'horticulture ont fait tant de progrès pour tirer du sol le parti le plus avantageux, comment ne pas s'étonner que la sylviculture, leur sœur, soit si peu avancée, qu'on n'y apporte même aucune attention. Quand les cultivateurs et les jardiniers apportent tant de soin à choisir l'espèce qui peut le mieux réussir dans le sol qu'ils ont à leur disposition, et à aligner régulièrement des plants qui ne doivent rester en terre que quelques mois, comment comprendre que nous laissons à la nature le soin d'apporter sur son terrain les graines que bon lui semble, et de les semer dans un désordre qui fera sentir ses funestes effets pendant plus d'un siècle et souvent deux.

Les forêts, comme les autres biens que la Providence a répandus sur notre sol, ont besoin de soins de l'homme pour développer toute leur puissance productive: là, comme ailleurs, la terre n'est féconde que pour celui qui la cultive. Le tout est de la bien cultiver, et il est, en conséquence, désirable qu'on en vulgarise l'art autant que possible.

La sylviculture a, dans notre pays de zélés partisans qui se sont associés en " Société d'industrie forestière " ayant pour but le repeuplement de nos forêts là où elles sont disparues et où le terrain n'est pas propre à d'autres cultures; il faut donc leur prêter main forte et s'emparer de toutes leurs suggestions et de leurs précieux conseils.

A la tête de cette œuvre essentiellement nationale nous comptons l'Hon. M. Joly à l'égard duquel nos députés en Chambre, les journaux et les hommes véritablement amis du progrès agricole se sont plu à faire les plus grands éloges lors de la dernière " fête des arbres "; ils ont même regretté qu'il